

Anne Teyssiéras, née à Nantes en 1935, vit à Paris. Ouvrages: *Epervier ma solitude* (Rougerie 1966), *Cinq étapes pour une attente* (Rougerie, 1971), *Le pays d'où j'irai* (Rougerie, 1977), *Poèmes en Kabbale* (Éditions du Pavé, 1984), *Le chemin sous la mer* (Rougerie, 1992), *Instants pour la seconde vie* (Rougerie, 1994).



Golem

J'ai traversé du fond de l'âge, le feu, la glace, cendre et poussière... même les cristaux de soude qui vous rongent jusqu'à l'os...

Et je marche! Les accidents de parcours sont sous mes pieds. Epines, cailloux, petite coquilles, parsèment le chemin. Des fourmis traînent une poutre. Un scarabée roule sa bosse... Je garde la stupeur de l'argile dans mon ventre, une raideur dans mes genoux... Et je marche!

Enfant je remplissais mes poches de cailloux pour me donner du poids. J'étais trop légère, si petite! J'avais peur de m'envoler à l'improviste, et Dieu sait où! à la faveur d'un courant d'air, ou d'une porte ouverte — mais certainement dans un lieu de très grande solitude et de très grand froid et de grande vacance — loin de ma mère sans doute...

J'essais de comprendre ce qui s'est passé.

Au commencement c'était... Belt, Resch, Shin, Tav... La terre était informe et vide, disait-on. Le sec était dans l'humide. Il n'y avait pas d'oiseaux. Le ciel devenait rouge. Sur les surfaces miroitantes vibrat une poussière compacte. Elle rendait le monde invisible, puis elle se levait d'un seul coup:

La lumière, le ciel, la terre et les eaux, l'herbe, les fleurs, les fruits, la semence selon l'espèce...

C'était calme, pourtant ce n'était pas heureux.

L'espace n'était pas encore mesurable. C'était un brouillard blanc, une onde illimitée...

Mais les couleurs jaillissaient de la Roue, avec tous les infiniment petits métazoaires, et ce qui hésite un moment entre la nacre et l'écaille. L'écrevisse à la nage, la méduse désenchantée...

Le temps n'était pas encore mesurable. Ce n'était qu'une vibration, un léger bruit, le passage du même au même... Un flottement sans repère...

Car la terre était en creux. Le ciel était en relief. Il se gonflait, se boursoufflait, se mettait en dents de scie, faisait craquer les nuages...

Et bientôt pullulèrent tous les êtres vivants, selon l'espèce de semence jaillie du centre de la Roue...

Le narcisse était pris dans un buisson d'épines... et l'orange dans l'oranger... l'amande entre les dents du casse-noix... la pomme...

Et deux luminaires étaient dans le ciel. La lune et le soleil se partageaient le temps. L'aiguille de la Roue montrait le nord, le balancier de l'Horloge comptait les heures. Il poussait la mort dans la vie. L'OEil, prisonnier du triangle, était la cible où se plantait la flèche du Destin.

Les eaux du déluge s'étaient retirées au fin fond du ciel. Un ciel blanc, sans une trace...jusque sur les villes sonores où les vivants cherchaient à suspendre le temps pour conquérir l'espace. Ils voulaient rendre à l'étincelle sa primitive odeur de poudre... Mais quand la gerbe tournoyante enflamme un taureau de paille, tout se met à noircir. Et le vent disperse les cendres...

Pourtant ils ne cessaient de croître et de multiplier. Branles et farandoles, autour de l'arbre creux, ne cessaient plus de se commettre après la dernière étincelle. Dans les moiteurs putrides, ou dans le cliquetis des armes. Ils avaient la bouche noircie par le jus des myrtilles, l'haleine aigrie par le lait... Parfois ils devenaient stériles... Une poignée de sel sur Sodome et Gomorrhe remettait le monde en marche.

Mes paupières longtemps s'ouvriront sur mes yeux lucides. Je m'étais endormie. Le ciel est encore là. Les mots s'y changent en fumée. C'est toujours au pied d'un volcan qu'on reconstruit son village.

Quelqu'un passera-t-il par mes ruines, à Pompéi?